

Tiens papa

Une boîte de carton trône sur l'étagère de mon appartement. Bien que portant la mention « ne pas jeter », ce qu'elle renferme n'a qu'une valeur sentimentale, et un cambrioleur n'en tirerait pas 25 cents. Mais en cas d'incendie, je ne quitterais pas les lieux sans elle.

Cette boîte contient, entre autres choses, un petit sac en papier brun à demi-déchiré. Ma fille Molly me l'a confié il y a 14 ans. Elle venait d'entrer à l'école, et la préparation des casse-croûte était encore pour elle une espèce de jeu. Tous les matins, elle remplissait consciencieusement nos sacs d'un sandwich et d'un fruit, quelle agrémentait parfois d'un petit mot ou d'une friandise.

Un matin, elle m'a tendu deux sacs le casse-croûte habituel et un sosie tout hérissé de trombones et d'agrafes. « Tiens, me suis-je étonné. Aujourd'hui j'ai droit à deux sacs! - Celui-là, c'est pour manger. Tu l'ouvriras tout à l'heure ». Sans m'interroger davantage, j'ai mis les sacs dans ma serviette, embrassé ma fille et filé au bureau.

À midi, tout en avalant mon sandwich, j'ai déchiré le mystérieux sac pour en faire l'inventaire. Et en ruissela les objets les plus hétéroclites : deux rubans, trois cailloux, un dinosaure en plastique, un bout de crayon, un coquillage, deux biscuits en forme d'animaux, une bille, un vieux bâton de rouge à lèvres, une petite poupée, deux chocolats... et 13 cents.

Attendri, j'ai contemplé un moment ce bric-à-brac enfantin. Puis, l'heure étant venue de me remettre au travail, j'ai ramassé les babioles et les ai jetées discrètement au panier, avec le reste de mon sandwich.

Ce soir là, pendant que je lisais le journal, Molly s'est plantée devant moi.

- « Où est mon sac? » Demanda-t-elle.

- « Au bureau. Pourquoi? »

- « J'ai oublié d'y mettre ça, dit-elle en me tendant un bout de papier. Et puis; je veux le r'avoir. Ce qu'il y a dedans, c'est les choses que j'aime le mieux. Je te les ai prêtées pour que tu t'amuses avec, toi aussi, mais là je les reveux. Tu l'as pas perdu, papa? »

Elle était au bord des larmes.

- « Mais non, voyons! Je l'ai oublié au bureau, c'est tout. »

- Tu me le rapporteras demain?

- Promis, ma chérie. »

Rassurée, elle s'est pendue à mon cou. J'en ai profité pour déplier le bout de papier qu'elle avait oublié de glisser dans le sac. D'une main hésitante, elle avait écrit :

« Je t'aime, papa. »

J'ai tout compris en un éclair. Molly m'avait confié son petit avoir, ce qu'elle avait de plus cher au monde. Et moi, non seulement je ne m'en étais pas rendu compte, mais j'avais jeté ses trésors au panier.

Le trajet jusqu'au bureau me parût interminable. J'arrivai juste à temps. Le concierge s'apprêtait à faire le ménage. Me ruant au devant de lui, j'ai saisi le panier et l'ai vidé sur mon bureau.

« Vous cherchez quelque chose? » J'avais l'air tellement stupide que je ne voulais pas aggraver mon cas, j'ai préféré tout avouer. « Ah! les enfants, je sais ce que c'est! » Et avec un sourire complice, il s'est mis à rechercher avec moi ces bijoux que j'avais dédaignés.

Après avoir lavé les taches de moutarde qui maculaient le dinosaure, j'ai passé toute la collection au rince-bouche pour éliminer son fort relent d'oignon. Puis, j'ai défroissé de mon mieux le sac de papier brun, remis les précieux objets à l'intérieur et, avec les précautions de quelqu'un qui aurait recueilli un chaton blessé, rapporté le tout à la maison.

Le lendemain soir, sans rien dire, j'ai rendu le sac à ma fille. Il était en piteux état, mais, grâce à Dieu, rien n'y manquait. Après le repas, j'ai demandé à Molly de me parler de ses trésors. Elle les a sortis un à un, les a alignés sur la table de la salle à manger et m'a raconté leur histoire.

Plusieurs lui avaient été donnés par les fées, mais les chocolats étaient un cadeau de moi qu'elle gardait pour une grande occasion. De temps en temps, j'interrompais son babillage en disant gravement : « je comprends, ma chérie. » Oui, cette fois, je comprenais.

À ma grande surprise, Molly m'a confié à nouveau le sac quelques jours plus tard. Le même sac chiffonné, avec les mêmes objets à l'intérieur. Je me suis senti pardonné. Et surtout, soulagé : si ma fille me faisait confiance, je devais être digne du titre de père.

Pendant plusieurs mois, j'ai été le dépositaire intermittent du sac. Sans raison apparente j'ai fini par y voir un prix de bonne conduite, et, ces jours-là je me suis efforcé d'être un père irréprochable dans l'espoir d'être récompensé le lendemain matin.

Et puis, Molly s'est tournée vers d'autres jeux, d'autres joies. Un matin, elle m'a remis le sac et ne me l'a plus jamais réclamé. Je me suis bien gardé de le jeter.

Il m'avait fait réfléchir. Combien de fois avais-je été aveugle aux marques d'affections qu'on me prodiguait, tout en me croyant l'objet d'une indifférence générale? C'est ce qu'on appelle mourir de soif auprès d'une fontaine. Le sac de papier brun que je garde dévotement me rappelle le jour où une petite fille m'a dit : « Tiens, c'est ce que j'ai de plus beau, prends-le, c'est pour toi. »

La première fois je l'avais jeté. Mais depuis, j'ai appris à le mériter.

Auteur inconnu